

FICTION

Mohamed Nedali, *Souad de Bab Ghemat*

RELIEF – Revue électronique de littérature française 14 (1), 2020, p. 9-24

DOI: doi.org/10.18352/relief.1062

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

« F Merrakech, kri t'bat, cheri t'akoul. »

A Marrakech, achète, tu manges ; loue, tu te couches (adage populaire)

Affalée sur une banquette au fond du salon, un manuel scolaire entre les mains, Souad médite, les yeux fixant un point vague sur le mur d'en face. A quoi pense-t-elle ? Chaque fois que sa mère ou son père lui pose la question, Souad répond : « A cette noire vie qui est la nôtre ». Elle ne donne pas d'explication. On ne lui en demande pas, non plus. A quoi bon.

Cette sombre méditation est devenue, depuis deux ou trois ans, l'unique passe-temps de Souad ; dès qu'elle se retrouve seule dans un coin de la maison, ses sourcils se joignent, son regard se perd au loin, son visage prend un air de femme accablée et malheureuse. Si un jour la tristesse devait prendre forme humaine, elle ne trouverait sans doute pas mieux que celle de Souad durant ces moments où elle broie du noir.

C'est un dimanche soir, Naima, la mère de Souad, a quitté la maison vers vingt et une heures, vêtue de sa djellaba des grandes circonstances, maquillée, pomponnée. « Je passe la nuit chez une amie », a-t-elle dit à Souad comme à chaque fois qu'elle s'en va ainsi. Elle ne donne jamais d'explication, ne nomme jamais son amie.

Le père, lui, a disparu de la maison depuis quelques jours, sans pour autant que personne ne s'inquiète outre mesure de cette disparition. Il faut dire que l'homme a l'habitude de s'éclipser ainsi dès qu'il ne peut plus subvenir aux besoins des siens, ce qui est le cas un mois sur deux. A vrai dire, tout le monde sait qu'il est chez sa vieille mère à Tameslouhte, village situé à une dizaine de kilomètres au sud de Marrakech. Il se terre là en attendant des jours meilleurs, deux ou trois semaines, parfois plus. Il rentre ensuite à la

maison, comme si de rien n'était. Pour se faire excuser, il apporte un poulet de ferme, une ou deux bouteilles d'huile d'olive ou une corbeille pleine de fruits de saison.

Le lendemain matin, alors que Souad médite sombrement dans un coin du salon, le heurtoir en fer de la porte cogne bruyamment, trois fois de suite. Elle se redresse d'un bond et s'en va ouvrir. Arrivée dans le vestibule, elle s'arrête soudain, l'oreille tendue vers la porte, perplexe et inquiète. Les coups résonnent de nouveau, plus fort que la première fois. Souad retire de sa poche un téléphone portable, un vieux Motorola qu'une copine moins démunie qu'elle lui a offert. Elle regarde la date sur le petit écran : le 3 octobre 2017. « Il n'y a plus de doute, se dit-elle, c'est lui. » Et elle prend brusquement peur, une peur panique, qui lui glace le sang et cloue les pieds au sol.

– Ouvrez ! C'est moi, Boubker !

Souad regarde de nouveau le petit écran de son téléphone : il est neuf heures vingt-huit. Dans une demi-heure elle a cours, deux heures de français, sa matière préférée. Les coups reprennent de nouveau, encore plus forts, plus nerveux.

– Ouvrez ! C'est moi, Boubker le propriétaire !

Souad déverrouille à contrecœur.

– Pourquoi vous me faites poireauter comme ça chaque fois que je viens frapper à la porte ? lui lance Boubker à bout portant. Je ne suis pas un mendiant, moi ! Je ne viens pas vous demander l'aumône !

– Pardon, sidi Boubker, il n'y a que moi à la maison et j'étais dans la salle de bain.

– Je suis le propriétaire de cette infortunée maison ! enchaîne Boubker, ignorant totalement la réponse de Souad. Et je viens réclamer mon dû !

– Il n'y a que moi à la maison, sidi Boubker, répète Souad à court d'arguments. Et j'étais dans la salle de bain.

– C'est curieux, n'est-ce pas ? Chaque fois que je viens réclamer mon dû, il n'y a personne à la maison : ni toi, ni ton père, ni ta mère ! Rendez-moi donc les clés, si personne n'habite plus ici !

– Nous y habitons, sidi Boubker.

– Alors payez votre loyer !

– Revenez tout à l'heure, sidi Boubker ; mes parents seront de retour ; ma mère, du moins.

– Menteuse ! s'écrie Boubker, hors de lui. Je connais la chanson ! Ça fait des années que je l'entends ! Va me chercher mes quatre cents dirhams et arrête de me tourner en bourrique !

Boubker est un quinquagénaire petit et trapu, le crâne dégarni, les traits épais et vulgaires, un œil exorbité, l'autre mi-clos, les dents grandes et jaunes, les oreilles en feuilles de choux, un véritable ratage de la création, en somme. A Bab Ghemat, l'homme a une réputation de porte-malheur : les gens du quartier disent que si vous le croisissez le matin, vous feriez mieux de rebrousser chemin et d'annuler votre journée.

Boubker tient une échoppe de bric-à-brac sur la place Bab Ghemat, une véritable déchetterie : on y trouve de vieux meubles tout dégingués, des ustensiles de cuisines hors service, deux ou trois téléviseurs éventrés, des pneus usés, des boîtes de conserve périmées, de vieux magazines aux feuilles jaunies, des cartons et des jerricans vides... De mémoire d'homme, personne n'a jamais vu Boubker vendre ou acheter quoi que ce soit ; son échoppe lui sert plutôt de bureau où il perçoit le loyer de ses nombreuses maisons éparpillées un peu partout dans les ruelles et impasses de Bab Ghemat. Il ouvre tous les jours vers dix heures du matin, étend une natte en doum devant le magasin et attend. Quelques minutes plus tard, cinq ou six vieux du quartier, désœuvrés et oisifs, arrivent l'un après l'autre, s'assoient en cercle sur la natte et commencent d'interminables parties de cartes. Dès que le mois touche à sa fin, les locataires viennent là payer leur loyer et retirer leur reçu.

A partir du troisième jour du mois suivant, Boubker abandonne brusquement ses parties de cartes et commence la chasse aux retardataires et autres mauvais payeurs parmi ses locataires. Il se rend sur place, cogne bruyamment à la porte, réclame son dû à cor et à cri, exige d'être payé séance tenante, fulmine, tonne, ameute la ruelle, fait un scandale immense. Il lui arrive même de se griffer le visage comme une femme en deuil, de tomber et de se rouler par terre, de crier au vol, au viol, à l'agression... De peur d'en arriver là et de devenir ainsi la risée des voisins, les locataires désargentés prennent leurs précautions bien à l'avance : certains s'endettent auprès de leurs proches et amis, d'autres hypothèquent leurs maigres biens, revendent aux puces un meuble ou deux... Boubker ne porte jamais plainte contre les mauvais payeurs parmi ses locataires, « Je laisse cette option aux propriétaires procéduriers et lâches », dit-il, railleur.

Driss, le père de Souad, fait partie de ces mauvais payeurs. Non que l'homme rechigne à régler son loyer mais, certains mois, il est dans l'incapacité totale de le faire.

Plombier de métier, Driss ne trouve souvent que de petites bricoles, qui lui permettent à peine de nourrir sa famille. Lorsque le mois touche à sa fin, il déserte le foyer familial et regagne Tameslouhte, son village natal. Il se retire là, chez sa vieille mère, quelques jours ou quelques semaines, le temps que Naima, sa femme, ait réglé le problème, vers le dix ou le quinze du mois. Driss rentre alors à la maison, reprend sa boîte à outils et se remet à chercher du travail comme si de rien n'était. La première fois, Naima s'en est violemment prise à lui dès son retour à la maison :

– Pourquoi tu as disparu comme ça, sans me prévenir ? a-t-elle crié, furieuse. Pourquoi tu m'as abandonné à mon sort au moment où j'avais le plus besoin de toi ?

– Parce que je ne supporte pas de te voir dans le besoin, a répondu Driss, les larmes aux yeux. Ça me déchire le cœur.

Depuis, Naima ne s'en est plus jamais prise à lui.

– Va me chercher mon dû ! enjoint de nouveau Boubker à Souad, menaçant.

– Par Allah et Son ultime messager, il n'y a que moi à la maison !

Boubker avance vers la jeune fille, la fixant de son œil exorbité. Elle détourne le nez, écœurée par son haleine fétide.

– Va me chercher mes quatre cents dirhams ! rugit-il, avançant les mains vers son cou, menaçant de l'étrangler.

– Venez vérifier par vous-même, sidi Boubker ! répond Souad, effarée.

– Sidi Boubker n'a pas de temps à perdre ! Sidi Boubker veut ses quatre cents dirhams et tout de suite !

Souad regarde de nouveau l'écran de son mobile : il est 9 heures 45. Son cours de français commence dans quinze minutes. Elle prend son courage à deux mains, se dégage de l'embrasure et referme la porte derrière elle.

– Excusez-moi, sidi Boubker ; j'ai cours dans un quart d'heure.

Boubker lui barre le chemin, intraitable.

– Je m'en fiche de ton cours comme de l'an quarante !

Souad se déporte sur le côté et file, rasant les murs. Boubker la poursuit dans la ruelle, réclamant son dû à cor et à cri, traitant ses parents de locataires véreux, de parasites, de voleurs... Une foule se forme, grossissant à vue d'œil : des hommes, des femmes, des badauds, des écoliers, des ménagères... Boubker poursuit sa tirade injurieuse, devenant de plus en plus blessant, de plus en plus vulgaire, un torrent de grossièretés à faire pâlir un chiffonnier, une débâcle d'égout de Médina. Souad continue son chemin, mine de rien. Un instant, elle trébuche contre un obstacle invisible, manque de tomber, reprend tant bien que mal sa marche, la tête baissée, les larmes aux yeux. Au beau milieu de la place Bab Ghemat, elle sent la main de Boubker la saisir brusquement par le bras.

– C'est à toi que je parle ! Toi, la fille de Driss Lmeslouhi et Naima Ben Keddour !

– Lâchez-moi, sidi Boubker ! s'écrie Souad, des larmes dans la voix.

– Quand sidi Boubker tient un voleur, il ne le lâche pas, même s'il se met à chialer comme un veau !

– Lâche cette fille ! intervient calmement, mais fermement, un passant d'une trentaine d'années.

Il s'appelle Mourad Sebti et habite le quartier. Souad le connaît de vue, un peu aussi d'après les rumeurs colportées sur lui.

Issu d'une famille démunie, Mourad a longtemps été tenancier d'un cybercafé à Bab Ghemat. Sa maigre rémunération suffisait à peine à nourrir ses parents et ses trois sœurs. Un jour, il quitte le cybercafé et s'en va travailler pour un grand propriétaire immobilier à la Palmeraie. Sa tâche consiste à dénicher sur Internet des locataires pour une dizaine de villas meublées, ce que Mourad fait sans difficulté, sa maîtrise de l'outil informatique aidant. En quelques semaines, les villas sont toutes louées à des clients de haut rang : un nabab saoudien, un banquier belge, un homme d'affaires émirati, un armateur français...

Mourad s'occupe de ses clients du premier au dernier jour : il va les chercher à l'aéroport, les conduit à la Palmeraie, les installe, leur fournit tout ce dont ils ont besoin. Y compris de la chair fraîche, à en croire certains.

– Pas avant qu’elle n’ait payé son loyer ! réplique Boubker, nullement intimidé.

– C’est à ses parents que tu dois t’adresser.

– Ses parents ne sont jamais là quand je viens réclamer mon dû.

– Combien ils te doivent ?

– Quatre cents dirhams.

– Mourad extirpe deux billets bleus de son portefeuille, les lui tend :

– Tiens, voilà tes quatre cents dirhams. La prochaine fois, tu iras voir les parents.

Boubker se saisit des deux billets, surpris que tant de générosité existe sur la terre d’Allah. Emue jusqu’aux larmes, Souad remercie son bienfaiteur, lui promet de le rembourser dès que possible.

– C’est la moindre des choses, répond Mourad.

Boubker regagne son magasin. La foule se disperse.

Le soir venu, Naima rentre à la maison avec, dans le portefeuille, l’argent du loyer. Souad se rend aussitôt chez Mourad pour rembourser sa dette. Mais celui-ci refuse de prendre l’argent :

– C’était une aide, lui dit-il, pas une dette.

Souad insiste. En vain.

De retour à la maison, elle rend les quatre cents dirhams à sa mère.

– Qui a dit, s’exclame cette dernière, que les gens bien n’existent plus dans ce pays ?

Elle lève ses paumes au ciel, l’air plein de recueillement, prononce une longue prière pour leur bienfaiteur, implorant le Très-haut de le gratifier d’une richesse sans égale, une santé de fer, une femme jolie et soumise, des enfants nombreux et obéissants et, pour couronner le tout, un pèlerinage à la Mecque.

* * * * *

Un jour, en sortant du lycée, Souad aperçoit Mourad adossé à sa voiture, une Mercedes classe C flambant neuf. Le jeune homme lui fait signe de la main. Souad va vers lui. Elle ne l’a plus revu depuis le jour de son humiliation

publique par le terrible Boubker. Il s'enquiert d'elle, des siens. Comment va-t-elle ? Ni bien ni mal. Merci. Comment ça va à l'école ? Plutôt bien. Merci. Et à la maison ? A la maison... Eh bien, à la maison... (N'ayant pas trouvé le mot ou l'expression qui convient à la situation, Souad imite de la main le vol d'un papillon.) Son père a-t-il retrouvé du travail ? Que des bricoles, comme d'habitude. Comment fait-il alors pour subvenir à leurs besoins et payer le loyer ? Sa mère *se débrouille*, comme d'habitude...

Le téléphone de Mourad sonne, une musique de Cheb Khaled. Il regarde l'écran. S'excuse. Souad fait un mouvement pour s'éloigner. D'un geste, Mourad lui fait signe de ne pas bouger, l'air de dire qu'il n'a rien à cacher. A l'autre bout du fil, un homme qu'il appelle *Maoulay*, monseigneur. Il lui parle dans un arabe classique à l'accent gras, un peu mélodieux.

– Je voudrais te parler, dit Mourad à Souad une fois sa communication téléphonique terminée.

Ils se donnent rendez-vous le lendemain après-midi à l'entrée du jardin Moulay Abdeslam. Souad n'est pas vraiment enchantée de cette rencontre : Mourad est un homme comme tous les hommes ; il chercherait probablement à coucher avec elle, après il la larguerait et irait courir une autre. Il faut dire aussi que c'est un garçon qui ne lui plaît pas, Mourad. Il a beau être gentil, il ne lui plaît pas. Il n'y a rien à faire. Ces choses-là ne se commandent pas... En même temps, Souad ne veut pas le froisser, ni le contrarier ; un dilemme.

C'est en cogitant ainsi que Souad se rend au rendez-vous. Mourad est là, dans sa voiture garée à l'entrée du jardin Moulay Abdeslam, triturant son téléphone portable. Il la conduit dans sa belle voiture au café *Les négociants* situé à Guéliz, le quartier huppé de la Ville Nouvelle. A peine ont-ils pris place sur la terrasse que Souad éprouve un curieux sentiment : il lui semble pénétrer soudain dans le monde de l'impureté et de la débauche. Jusque-là, elle pensait que seules les filles aux mœurs légères fréquentaient ces lieux. Des yeux, elle fait le tour de la terrasse : justement, il y a là beaucoup de filles en compagnie d'hommes souvent plus âgés qu'elles, des Marocains, pour la plupart, mais aussi quelques Européens bedonnants et chauves. Comme par un tacite accord, toutes les filles de la terrasse ont devant elles, sur la table, un jus d'orange. Pourquoi exactement un jus d'orange ? Souad se pose la question lorsque le garçon se présente et lui demande ce qu'elle veut boire. Elle relève la tête, « un jus d'orange » répond-elle machinalement. Mourad, lui, opte pour un café noir corsé.

Le café servi, Mourad allume une cigarette et parle de banalités, passant d'un lieu commun à un autre : du temps qu'il fait, à la cherté de la vie, au chômage des jeunes, aux études qui ne mènent plus à rien, à l'insécurité ambiante... Il allume une deuxième cigarette.

– J'ai une proposition intéressante à te faire, dit-il enfin à Souad. Voilà, j'ai un client koweïtien, un émir du pétrole, qui vient bientôt à Marrakech pour un mois de vacances. Mon travail consiste à l'accueillir, à organiser un peu son séjour et, éventuellement, à satisfaire ses tocales... Comme à chacun de ses séjours ici, Cheikh Saleh, c'est ainsi qu'il se nomme, souhaite être accompagné d'une fille du pays. Une fille honnête, pas une fille de joie. Cheikh Saleh n'aime pas les filles de joie. Et comme c'est un client qui paie grassement ses compagnes, j'ai pensé à toi, Souad ; je me suis dit que ce serait l'occasion de te faire de l'argent, de gagner de quoi payer votre loyer pendant quelques années, peut-être même de quoi acheter un petit appartement, Cheikh Saleh ayant toujours été d'une grande générosité avec ses compagnes... Qu'en dis-tu ?

Souad hoche la tête de droite à gauche puis de gauche à droite :

– Ne réponds pas trop vite ! se hâte d'ajouter Mourad. Prends le temps de réfléchir un peu ! Tu peux même en parler autour de toi, si tu veux... Je te donne un délai de trois jours... Sache seulement que, dans cette ville, il y a des centaines, voire des milliers, de candidates prêtes à sauter sur l'occasion et qui, en plus, me céderaient volontiers une part de leur paie, une bonne...

La musique de Cheb Khaled retentit de nouveau. Mourad interrompt sa phrase, regarde l'écran de son mobile, accepte tout de suite l'appel.

– Oui, Jean-Claude, dit-il en français. T'es déjà arrivé ? (Il jette un coup d'œil sur sa montre) Mais ton avion est en avance, n'est-ce pas ? Oui... Oui... Ecoute, Jean-Claude, je serai à l'aéroport dans un petit quart d'heure... A tout de suite ! (Mourad se retourne vers Souad) Désolé, ma chère, mais je dois me rendre tout de suite à l'aéroport.

Il la dépose à Bab J'did, puis continue tout droit.

* * * * *

De retour à la maison, Souad trouve sa mère assise en tailleur sur une peau de mouton étendue au beau milieu du patio, en train de rafistoler un vieux caftan. Elle s'assied face à elle sur un tabouret de fortune.

- Ç'a été à l'école ?
- Je n'étais pas à l'école.
- Tu étais où, alors ?
- Avec Mourad au café.
- Mourad ?
- Mourad Sebti.
- Mourad Sebti, mais quel gentil garçon ! Je n'oublierai jamais son aide.

Souad la met au courant de la proposition que ce dernier venait de lui faire.

- Quelle était ta réponse ?
- J'ai refusé, bien sûr.
- Tu aurais dû prendre le temps de réfléchir un peu avant.
- Je n'ai pas besoin de réfléchir, maman ; Mourad veut me débaucher, faire de moi une fille de joie.
- Tu aurais dû penser un peu à nous aussi.
- Souad lève deux grands yeux sur sa mère, sidérée.
- Ecoute, Souad ! reprend Naima après un silence. C'est ta vie ; tu en fais ce que tu veux. Par contre, moi je voudrais bien voir Mourad.
- Pourquoi, maman, puisque sa proposition ne m'intéresse pas ?
- Elle m'intéresse, moi.
- Tu vas ... ?
- Oui, je vais...

Le sang de Souad ne fait qu'un tour, ou même pas, le monde s'enténébre autour d'elle. Depuis longtemps, elle soupçonne les découchages répétés de sa mère, mais elle en vient toujours à la conclusion qu'elle n'est pas capable de tromper son père.

- Comment veux-tu que je paie le loyer chaque fois que ton père déserte la maison et me laisse seule face au terrible Boubker ? C'est une triste chose dont je ne t'ai jamais parlé avant, ma fille ; aujourd'hui, tu es assez grande pour l'entendre... Ma seule et unique consolation est que je n'ai jamais couché qu'avec le même homme, un flic de la Centrale. Malheureusement, ces derniers temps, il me rétribue de moins en moins. Peut-être que je ne suis plus aussi fraîche qu'avant, ou peut-être est-ce lui qui s'est fatigué de moi...

Deux grosses larmes montent dans les yeux de Souad, y roulent un moment, puis débordent et glissent le long de ses joues pâles, avant de finir leur trajectoire sur le col de sa chemise délavée, laissant derrière elles deux sillons humides. Un sentiment fait d'admiration et d'estime submerge le cœur de Souad face à cette pauvre femme qui accepte de vendre son corps une fois par mois pour pouvoir payer le loyer de sa famille. Elle se relève avec l'intention de la prendre dans ses bras, la serrer contre sa poitrine, l'embrasser, lui demander pardon... Relevée, elle se ravise, néanmoins. Et, sans savoir pourquoi, elle quitte la maison. La mère reprend son travail de rafistolage. Souad pénètre dans le premier taxiphone. Le tenancier lui désigne la cabine numéro 3. Elle y entre, décroche le combiné, glisse deux pièces d'un dirham dans la petite fente de l'appareil, compose le numéro de Mourad.

– Alors c'est oui ou c'est non ? lui demande ce dernier, pressé d'avoir une réponse.

– C'est non, Mourad.

– Tu as bien réfléchi ?

– Je n'ai pas besoin de bien réfléchir, Mourad : il m'est impossible de m'engager sur cette voie. Par contre, si tu permets, j'ai une demande à te faire.

– Laquelle ?

– Les mots refusent de sortir de sa gorge. Un silence se fait, se prolonge, devient ennuyeux, gênant, même.

– Laquelle, Souad ?

– Ma mère...

– Quoi, ta mère ?

– Ma mère est... ma mère est... ma mère est intéressée par ta proposition.

– Ecoute, Souad ! Cheikh Saleh ne prend que des jeunes de ton âge et vierges, de surcroît. Mais si, à l'avenir, des clients moins exigeants se présentent, je te rappellerai.

Une semaine plus tard, Naima prend son courage à deux mains et va voir elle-même Mourad dans son lieu de travail. Le jeune homme lui promet de la rappeler dès qu'un client moins exigeant se présente. Avant de prendre congé, Naima lui dit qu'elle peut aussi travailler comme femme de ménage, ou cuisinière, ou pâtissière... Enfin, n'importe quel travail qui lui permettrait de

payer son loyer et de nourrir sa famille. Mourad lui promet de la rappeler dès qu'il trouverait *quelque chose* pour elle.

Le délai fixé par le terrible Boubker écoulé, Naima se fait une beauté et se rend à son rendez-vous mensuel avec le policier de la Centrale. Le lendemain matin, vers neuf heures, le heurtoir de la maison résonne fortement. Souad sursaute, effarée.

– N'ouvre pas, s'il te plaît ! dit-elle à son père qui, curieusement, n'a pas disparu de la maison comme de coutume.

– Tu sais que si je n'ouvre pas, il va continuer à cogner sur la porte toute la journée.

– Il déverrouille, à son corps défendant.

– Bonjour, sidi Boubker.

– Qu'est-ce que tu attends pour payer ton terme ?

– Je n'ai pas de quoi, sidi Boubker. Enfin, pas pour l'instant.

– Sidi Boubker veut être payé illico presto !

– Accordez-moi un délai de quelques heures, s'il vous plaît, sidi Boubker.

– Le seul délai que j'accorde aux mauvais payeurs comme toi a expiré hier à minuit.

– Je ne suis pas un mauvais payeur, sidi Boubker.

– Prouve-le-moi !

– Ce sera fait tout à l'heure, sidi Boubker.

– Je ne bougerai pas d'ici avant d'avoir obtenu mes quatre cents dirhams sonnants et trébuchants !

– Désolé, sidi Boubker, mais je suis, en ce moment, dans l'incapacité totale de vous payer.

– Tu vas me payer et tout de suite !

Driss s'apprête à refermer la porte. Boubker l'empoigne violemment par le col de sa chemise et le tire à lui de toute la force de ses bras.

– Mon argent ! rugit-il. Et tout de suite !

Driss ne se défend pas. Des badauds accourent. Une foule se forme.

– Lâchez-moi, sidi Boubker ! Je ne suis pas un voleur.

– Si.

– Non, sidi Boubker.

– Alors, donne-moi mon argent !

– Vous l’aurez tout à l’heure, votre argent. Ma femme est justement allée le chercher ; elle sera de retour en fin de matinée ou cet après-midi, au plus tard.

– Ta femme est allée chercher l’argent, alors que toi, *l’homme*, tu te terres à la maison ! réplique Boubker, railleur. On aura tout vu ! Tu sais quoi ? Naguère, les chiffes molles de ton espèce, on les flagellait sur la place publique : cent coups de fouet sur les fesses !

Des rires éclatent partout autour. Boubker continue d’humilier Driss, devenant de plus en plus mortifiant, de plus en plus vulgaire, jusqu’au moment où Souad surgit du vestibule, son cartable en bandoulière, et le repousse violemment. Un jeune homme siffle entre ses dents :

– Ça, c’est un homme ! dit-il.

Boubker se ressaisit, attrape Souad par le bras et l’envoie au sol. Elle se redresse aussitôt, prête à renouveler sa tentative. Son père intervient :

– Arrête, s’il te plaît, Souad ! lui enjoint-il.

– Souad obéit, à contrecœur. Son père retire de sa poche trois pièces grises, les lui tend :

– Tiens !

– C’est quoi ça, papa ?

– Va téléphoner à ta mère et dis-lui de venir payer le terme le plus vite possible.

Souad partie, Boubker se jette de nouveau sur Driss, l’empoigne par le col de sa chemise, serre très fort comme pour l’étrangler.

Bassou, le voisin d’en face, décide de faire une collecte d’argent pour payer le loyer du malheureux Driss. Il prie les gens de cotiser, chacun selon ses moyens :

– Que chacun donne ce qu’il peut ! leur dit-il en présentant sa calotte en guise de sébile. Même une pièce jaune serait la bienvenue !

Sortie du taxiphone, Souad aperçoit Bassou, sa calotte à la main, faisant le tour des gens, les implorant de contribuer à la bonne action. Un flot pâle envahit son visage, s’étend jusqu’aux lobes de ses oreilles, sa gorge se serre, ses jambes fléchissent. Elle s’adosse au mur pour éviter une chute certaine, glisse jusqu’au sol poussiéreux et s’y affaisse. Des larmes lui montent aux yeux, abondantes et chaudes. Les paroles de Bassou lui parviennent tels des coups de poignard dans le cœur.

Ayant retrouvé un peu de ses forces, Souad se relève, fait demi-tour et s'en va dans l'autre sens, marchant au hasard dans la Médina, passant d'une ruelle à une autre, d'un souk à un autre, sans rien voir, rien entendre, on dirait un somnambule sur lequel le monde extérieur ne fait aucune impression.

Elle finit, sans savoir comment, par se retrouver devant le lycée. L'horloge de l'entrée indique dix heures et quart. Elle entre.

– Souad ! crie une voix d'homme qui ne lui est pas inconnue.

Elle se retourne : c'est le surveillant général, un gringalet antipathique, surnommé *L'Efrit*, génie malfaisant.

– Quelle heure est-il ?

– Je ne sais pas, monsieur.

– Dix heures et quart.

– Ma mère est malade, monsieur.

– Tu n'as pas un autre prétexte ? Celui-là je l'entends trente-six fois par jour.

Les yeux de l'Efrit tombent sur la blouse de Souad.

– Retourne-toi ! lui intime-t-il, curieux.

Souad se retourne : le pan arrière de la blouse est couvert de poussière. La méfiance de l'Efrit monte d'un cran.

– D'où vient toute cette poussière ?

– J'ai été renversée par un cycliste.

L'Efrit regarde fixement Souad, un rictus soupçonneux sur le visage.

– Va chercher ton père !

– Pourquoi, monsieur ?

– Je ne peux t'accepter en cours sans la présence de ton père.

Souad lui tourne le dos et se dirige vers la sortie. L'Efrit la suit des yeux, surpris : habituellement, quand il demande à un élève d'aller chercher son père ou son tuteur, celui-ci prend peur, se confond en prières et supplications, certains se mettent à pleurer comme une madeleine.

Sortie de l'établissement, Souad prend à gauche, traverse le quartier Jnane Lâfia, franchit le seuil de Bab Hmer et se retrouve de l'autre côté des remparts marquant la frontière entre la Médina et le Marrakech extra-muros. Elle longe le mur d'enceinte du cimetière, prend à gauche, contourne Souk R'bî... Au tournant, une odeur de terre mêlée à de l'eau vient chatouiller ses narines. Elle lève les yeux, voit une file de gens debout sur les bords de l'oued Issil et sur les ponts. Tous regardent fixement le cours en contrebas. Souad

traverse la route, monte sur le pont, s'accoude au parapet en fer forgé. Un effrayant torrent roule ses flots fangeux, menaçant d'emporter les premières baraques du bidonville voisin. Juste à côté d'elle, un homme d'une quarantaine d'années dit à sa femme que des pluies torrentielles se sont abattues la veille sur la vallée de l'Ourika provoquant bien des dégâts matériels.

– Heureusement, ajoute-t-il, cette fois-ci, il n'y a pas eu de pertes humaines.

Et il se met à raconter, par le menu, les inondations du 17 août 1995, les plus ravageuses que la région ait jamais connues. Souad l'écoute un moment puis l'oublie et fixe le torrent coulant sous le pont, subjuguée par les eaux boueuses. Elle penche encore un peu plus la tête comme si elle cherchait à distinguer quelque chose dans le torrent.

– Ne te fie pas trop à ce parapet, la prévient l'homme, il n'est pas solide.

Souad se redresse, balbutie un remerciement. L'homme reprend sa narration. Il en est à l'identification des cadavres repêchés et étendus au bord de l'oued. Sans un mot, sa femme tend soudain l'index vers le parapet, les yeux écarquillés, l'air effaré. L'homme se retourne et, le temps d'un éclair, il voit un bout de tissu blanc passer sous le pont : Souad vient de balancer son corps dans le torrent.

A la tombée de la nuit, Naima se rend au taxiphone le plus proche et passe un coup de fil à Souad. Une voix de femme lui répond : « Bienvenue à Maroc Télécom ! Votre correspondant ne peut être joint pour le moment. Veuillez rappeler ultérieurement ! »

Elle réessaie quelques minutes plus tard, retombe sur la même voix, rappelle de nouveau, rappelle encore : le même message de l'opérateur national revient en boucle à l'autre bout du fil. Inquiète, Naima se demande ce qu'il faut faire à présent lorsque l'appel à l'ultime prière du jour monte dans le ciel de Bab Ghemat. D'autres appels s'ensuivent. A cette heure du soir, toutes les filles de bonnes familles sont chez elles ; ne traînent plus dans les rues que les... Naima n'achève pas sa pensée ; Souad est une fille honnête et prude, *un prix de vertu*, comme elle aime à dire elle-même. Sans doute a-t-elle un empêchement, on ne sait plus avec les temps qui courent. Naima murmure une formule pour conjurer le mauvais sort... Elle attend encore un quart d'heure puis elle se décide à faire le tour des copines de Souad dans le quartier. Elles sont quatre ou cinq, et maintenant qu'elle y pense, peut-être six. Latifa, une camarade de classe, lui apprend que Souad s'est absentée de l'école toute la

journée. L'inquiétude de Naima monte alors d'un cran. Elle retourne au taxiphone, téléphone à tous les membres de sa famille vivant dans la cité ocre : ses deux tantes, ses sœurs, son frère, ses cousines... : personne n'a vu Souad. L'inquiétude de Naima vire à l'angoisse. Elle s'en va, en compagnie de Driss, faire le tour des commissariats de police et hôpitaux de Marrakech : aucune trace de Souad nulle part.

Vers une heure du matin, les deux parents rentrent chez eux éreintés, désespérés. Ils s'étendent chacun sur une banquette du salon, essaient de fermer les yeux un moment pour récupérer un peu : impossible. Leur nuit est très longue, interminable, blanche, de bout en bout, atroce.

A huit heures du matin, ils retournent au commissariat de police de Bab Ghemat, le teint blême, les traits étirés, les yeux striés de rouge. Le policier de l'accueil les introduit dans le bureau du commissaire Miloudi.

– Alors ? leur demande ce dernier en allumant une cigarette.

– Aucune nouvelle, sidi, répond Driss. Je crains fort que notre fille ne soit enlevée par quelque bande de malfrats, ajoute-t-il après un silence.

– Pourquoi dis-tu cela ? lui demande le commissaire avec le réflexe de l'enquêteur toujours aux aguets d'indices pouvant le mettre sur une piste.

– J'ai entendu dire que des filles du même âge ont été enlevées ces jours-ci par des...

– Des rumeurs que tout ça ! décrie le commissaire. Rien que des rumeurs, colportées par des individus malintentionnés, qui cherchent à ternir l'image des responsables sécuritaires de cette ville. Le dernier enlèvement à Marrakech remonte à sept ou huit ans : un toxicomane en manque qui a kidnappé le gosse d'un banquier avec l'intention de lui réclamer une rançon... Tu es banquier, toi ? demande-t-il à Driss, une pointe ironique dans le ton.

– Non, sidi, moi je ne suis qu'un modeste plombier.

Une sonnerie retentit quelque part. Le commissaire extirpe de sa poche un téléphone portable, une marque Samsung, dernier cri, avec étui en cuir, cinq mille dirhams au bas mot. De l'index, il touche à deux reprises l'écran de l'appareil, lit le texto qu'il vient de recevoir ; un sourire s'esquisse sur son visage au fur et à mesure. Sa lecture terminée, Il se met à taper une réponse, l'œil pensif.

Le commissaire Miloudi est un grand brun d'une quarantaine d'années, le visage boursoufflé, les yeux pochés, les lèvres rissolées, la voix grave, celle d'un gros fumeur ou d'un alcoolique. Ayant envoyé son texto, il pose le téléphone sur le bureau, se retourne vers les deux parents debout devant lui, les yeux accrochés à ses lèvres.

– Je vais de ce pas ouvrir une enquête pour disparition inquiétante, leur promet-il, et vous tiendrai au courant de la suite. Si suite il y a, bien entendu.

– Merci beaucoup, sidi, répondent de concert les deux parents. Que le Très-haut vous protège et protège les vôtres ! ajoute Naima. Qu'Il réserve à vos parents une bonne place dans Son paradis, auprès de Ses prophètes, Ses saints et Ses fidèles !

– *Amine !* dit le commissaire.

– Puis-je vous poser une question, sidi ? se hasarde de demander Driss alors qu'il s'apprête à quitter le bureau.

– Vas-y !

– Auriez-vous déjà une hypothèse ?

Le commissaire reprend la petite photo de Souad qui traîne sur son bureau depuis la veille au soir, l'observe un moment.

– Toutes les hypothèses sont encore possibles à ce stade de l'enquête, répond-il enfin. Mais la plus probable, à mon avis, est la fugue.

– La fugue ? fait la mère, interdite. Il est impossible que notre fille fugue, sidi !

– La fugue est à la mode chez nos adolescentes ces derniers temps, ajoute le commissaire, surtout depuis la diffusion sur la deuxième chaîne de ce feuilleton mexicain à l'eau de rose, qui s'appelle euh... Comme il s'appelle déjà, ce feuilleton mexicain doublé en arabe dialectal ? J'en ai pourtant visionné moi-même quelques épisodes... Mais comment il s'appelle, ce feuilleton de mes choses ? Maudit soit Satan qui me fait tout oublier ! Le nom me reviendra tout à l'heure, sans doute... Bref, votre fille a probablement cédé à la sirène d'un séducteur qui lui a promis monts et merveilles... Mais, rassurez-vous, dans quelques jours ou quelques semaines, quand le charmeur se sera fatigué d'elle, il la larguera et elle regagnera aussitôt ses pénates. C'est ainsi que se terminent toujours, ou presque, les disparitions des adolescentes dans cette ville.